

La Cinémathèque de Toulouse



Nosferatu

Fantôme de la nuit

Titre original : *Nosferatu Phantom der nacht*

Werner Herzog

Allemagne / France, 1979, 107 min, Couleurs

Scénario

Werner Herzog, adapté du roman *Dracula* de Bram Stoker

Interprétation

Klaus Kinski, Isabelle Adjani, Bruno Ganz, Roland Topor



Synopsis

À Wismar, au XIX^e siècle, le jeune Jonathan Harker part dans les Carpates afin de négocier la vente d'une maison avec le comte Dracula. Sur la route, les villageois l'avertissent du danger qui l'attend dans ces terres maudites. Car le comte Dracula est un vampire, incapable de mourir, qui se repaît du sang de vivants. Jonathan devient son prisonnier. Ému par une photographie de Lucy, la jeune épouse de Jonathan, Dracula entreprend de la rejoindre...

Le réalisateur

Werner Herzog, de son vrai nom Werner Stipetic, est un réalisateur, acteur et metteur en scène allemand né en 1942. Il est l'un des représentants majeurs du Nouveau cinéma allemand. En 1968, il réalise son premier long métrage : *Signes de vie (Lebenszeichen)* qui remporte l'Ours d'argent au



Festival de Berlin. Ses trois films suivants sont présentés au Festival de Cannes. Les tournages de Werner Herzog sont souvent de véritables aventures. Ce fut le cas pour ses films *Aguirre, la colère de Dieu* (1972) ou *Fitzcarraldo* (1982), tournés dans des conditions extrêmes en plein cœur de la forêt amazonienne. Le tournage de *Nosferatu* a été particulièrement long et s'est déroulé dans des lieux extrêmement éloignés (la Bavière, le Mexique, la Hollande et la Tchécoslovaquie). Aux difficultés liées notamment au transport s'ajoutait une intensité de travail particulière, chaque scène étant tournée deux fois (une première fois en allemand puis une seconde en anglais). A l'image de ses tournages, Werner Herzog aime les personnages et les acteurs excessifs comme Klaus Kinski, saisissant dans son rôle de mégalomane illuminé d'*Aguirre*, ou dans celui du vampire *Nosferatu* à la fois terrifiant et troublant d'humanité.

Plastiquement, l'œuvre de Werner Herzog est proche du romantisme, de l'expressionnisme allemand et du Land art.

Il est aussi connu pour avoir réalisé des documentaires, comme *La Grotte des rêves perdus* sur la grotte Chauvet en Ardèche (2010).

Filmographie partielle :

1972 : *Aguirre, la colère de Dieu*
1974 : *L'Énigme de Kaspar Hauser*
1976 : *Cœur de verre*
1979 : *Nosferatu, fantôme de la nuit*
1979 : *Woyzeck*

1982 : *Fitzcarraldo*
2009 : *Bad lieutenant*
2010 : *La grotte des rêves perdus*
2011 : *Into the Abyss*

Un hommage à Friedrich Wilhelm Murnau



Ce film s'inspire directement du film *Nosferatu Le Vampire* réalisé en 1922 par l'un des maîtres de l'expressionnisme allemand, Friedrich Wilhelm Murnau. Murnau livrait avec ce film l'une des premières adaptations cinématographiques du roman *Dracula*, écrit par l'irlandais Bram Stoker en 1897. N'ayant pas eu l'autorisation de la veuve de l'écrivain, Murnau change les noms des personnages et le vampire devient

Nosferatu. En reprenant ce nom pour le titre de son film, Herzog rend hommage à son illustre compatriote et réalise une œuvre directement héritée du célèbre film muet. Outre le nom du vampire (à noter qu'Herzog rend à d'autres personnages leurs patronymes littéraires), Herzog reprend beaucoup d'éléments de l'intrigue et donne à son vampire la même apparence monstrueuse et cadavérique que celle du Nosferatu du Murnau, s'éloignant ainsi d'une tradition cinématographique qui a fait de la figure de Dracula un homme élégant, raffiné et séducteur. Par ailleurs, Herzog fait directement référence à Murnau en reproduisant très fidèlement certains plans du film de 1922. Herzog confère ainsi d'une certaine manière à sa créature une véritable immortalité : Nosferatu surgit dans notre présent après un long sommeil, il sort du film de Murnau et s'empare de celui d'Herzog.

**« Murnau est un réel visionnaire. Je n'ai pas, avec *Nosferatu*, cherché à l'imiter, mais à me rattacher à lui ; avec ce film, j'ai le sentiment d'avoir pris racine, de ne plus être seul... » Werner Herzog
(Rouge n°842, 19-20-21 janvier 1979)**



1

1. *Nosferatu Fantôme de la Nuit*, Werner Herzog
2. *Nosferatu Le Vampire*, F.W. Murnau



2

En outre, le film prend des allures d'hommage de par la proximité qu'il garde avec le cinéma muet. En écartant le folklore lié au mythe vampirique (ail, crucifix...), Herzog place au centre de son film les visages de ses acteurs, qui redeviennent de véritables icônes, sacralisés comme au temps du muet. Klaus Kinski fait du visage de Nosferatu une apparition hideuse et cauchemardesque qui contraste avec la beauté pure et lumineuse d'Isabelle Adjani interprétant Lucy.



Extrait d'un entretien avec Werner Herzog :

« Le film de vampire est un genre précis qui répond à des codifications, comme le western où le méchant doit porter un chapeau noir et ne pas s'être lavé depuis six mois. Depuis longtemps, personne n'avait pris au sérieux le genre du film de vampire. Je le respecte hautement, comme le firent avant moi Murnau et Dreyer. Le château en ruines, la femme pure, le vaisseau-fantôme, la peste, tout y est...Par ailleurs, le mal social habite notre époque, comme celle de Murnau. Le Murnau prédisait la montée du nazisme en montrant l'invasion de notre pays par les rats. Il traitait d'une société en crise, comme l'est l'Allemagne aujourd'hui. »

Propos recueillis par Claire Clouzot, in *Le Matin*, 17 janvier 1979

Nosferatu, un héros herzoguien

Nosferatu Fantôme de la nuit n'est pas pour autant un simple remake. Si Herzog se glisse entièrement dans le film-modèle de Murnau, il parvient à se réapproprier le mythe du vampire, à en proposer une recreation très personnelle. Il se détache complètement du courant cinématographique qu'a entraîné le roman de Bram Stoker, basé sur une représentation triviale et cruelle du vampire. Herzog invoque le genre pour mettre en scène un nouvel avatar de l'être souffrant qui est au cœur de son cinéma. Là où nombre de réalisateurs ont mis en avant la folie monstrueuse, Herzog a vu la souffrance et la solitude de Dracula.

La filmographie d'Herzog regorge en effet de personnages isolés et marginaux : Stroszek, Aguirre, Bruno S., Kaspar Hauser... Comme eux, Nosferatu ne se raccorde plus au monde. Il est l'exclu ultime : reclus dans son château de Transylvanie, son immortalité l'exclut aussi du déroulement du temps. Le comte Dracula d'Herzog est un être maudit, condamné à errer éternellement entre la

vie et la mort dans la solitude. Loin du monstre avide et profondément malfaisant, c'est une créature désespérée et tragique. C'est par amour qu'il sort de sa forteresse pour retrouver Lucy et, en s'approchant d'elle, il s'humanise, jusqu'à devenir mortel.



Toutefois, contrairement au film de Murnau qui se terminait sur la mort de Nosferatu, Herzog a choisi de conclure sur un message différent : la fin de son film voit Jonathan hériter du fardeau du monstre et devenir vampire à son tour. La question de la contamination est centrale dans les deux *Nosferatu* : les milliers de rats que le vampire emporte avec lui afin de répandre la peste sur son passage (souvent considérés comme une métaphore de la montée du nazisme chez Murnau) symbolisent la contamination des victimes par la morsure du vampire.

Humains vampirisés, vampire humanisé, villageois infectés par la peste : tout est question, dans le film, de contamination.

Dans la presse

« On croit d'abord avoir vu cela cent fois. Depuis longtemps, en effet, Dracula n'a plus de secrets pour nous. [...] Mais, dès les premières images, nous sentons que quelque chose de différent est cette fois au rendez-vous. Filmés mieux que jamais auparavant, des cieux subtilement assombris jouent avec de wagnériens rochers. D'altièrres chutes d'eau font bouillonner des torrents dont le cours se confond à la longue transhumance des brumes. Et soudain, Isabelle Adjani, comme son portrait peint par un Winterhalter tourmenté par Dürer, nous offre un regard exactement à la mesure de l'effroi. Déjà, Dracula fait son entrée. Klaus Kinski, méconnaissable, spectral à tous les sens du mot, lui prête son visage. (...) Souffrant plus encore peut-être qu'il fait souffrir, il est là en tout cas, le vrai Nosferatu, le non-mort, le pas tout à fait vivant, formidable présence d'une absence... ». **François Chalais, in *Le Figaro Magazine*, 20 janvier 1979.**

« Côté image : un long panoramique minutieux dans une pénombre de catacombes, sur des visages qui ne sont plus des visages, masques rongés, desséchés, racornis, grimaçants. Côté son : le tambour régulier d'un cœur qui bat, une musique d'église pour laquelle on imagine de sombres chœurs de moines réunis dans une crypte, les harcelants assauts d'un vent que l'on devine plus métaphysique que météorologique [...]. Dès le générique, Werner Herzog nous plonge dans une atmosphère de cauchemar. Nous ne le quitterons plus... » **Jean-Louis Bory, in *Nouvel Observateur*, 22 janvier 1979.**

« Le projet d’Herzog, grossièrement résumé, est de jeter des ponts, par-dessus l’immense vide culturel qu’a été le nazisme et l’époque de la reconstruction économique, avec ce qu’il appelle « la culture allemande légitime ». [...] A dessiner une carte des affinités herzogiennes, on verrait se dégager le monde médiéval dans son ensemble et, en sautant à pieds joints sur tout ce qui est lumières et rationalisme, le romantisme, entendu dans son acception la plus large, qui va de Goethe à Murnau. »

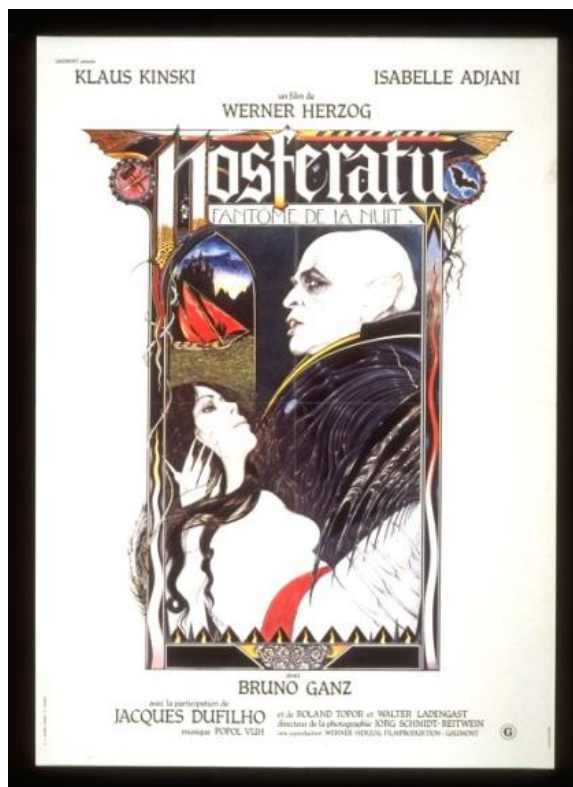
Emmanuel Carrère, in *Positif* n°126, mars 1979.

« Ce *Nosferatu* bis a surtout en sa faveur l’immense avantage d’être le remake allemand d’un film allemand. Et peut-être est-il plus « germanique » que son modèle de référence [...]. Par là, il évite l’écueil qui guette – et perd – nombre de remakes, c’est-à-dire celui de l’impossible transposition dans un autre pays. L’ancre de *Nosferatu* aurait-il pu être un château en Espagne, un ranch en Arizona, un manoir en Gascogne ? Par ailleurs, Herzog va jusqu’à respecter le cadre historique posé chez Murnau. Et son *Nosferatu* n’est pas moins un film de son temps que celui de Murnau. Sans doute est-ce pourquoi leurs fins respectives diffèrent. Celle du Herzog est plus ambiguë, moins définitive, plus ouverte, mais pas plus optimiste pour autant. Bien au contraire. Dans *Le Fantôme de la nuit*, le vampire ne meurt plus aussi simplement. [...] Aussi faut-il le tuer une seconde fois [...] pourquoi faut-il tuer les morts ? Pour s’assurer qu’ils le sont bien. Parce que le Mal est toujours là. Et que le fascisme guette. »

Raphaël Millet, in *Positif* n°460, juin 1999.

L’affiche du film

Palladin, collections de la Cinémathèque de Toulouse,
photographie d’exploitation



Pour aller plus loin

Ces documents sont disponibles à la bibliothèque de la Cinémathèque de Toulouse.

AMENGUAL Barthélémy, « De quelques hypothèses sur Nosferatu et les siens », in *Les cahiers de la cinémathèque* n° 49, été 1988. **Cote : FRA CAH de**

CARRERE Emmanuel, « Nosferatu Fantôme de la nuit », in *Positif* n°126, mars 1979. **Cote : P00009**

DANEY Serge, « Nosferatu, fantôme de la nuit » in *Cahiers du cinéma* n° 298, mars 1979. **Cote : FRA CAH du / P00005**

HERZOG Werner, *Fitzcarraldo suivi de Nosferatu et de La Ballade de Bruno, Mazarine*, 1982. **Cote : 42 HERZO --- HER**

LESUR Jean-Marie, « Entretien avec Werner Herzog », in *L'Écran fantastique* n°9, 1979. **Cote : P00065**

MILLET Raphaël, « Non, Nosferatu n'est pas mort. Toujours à traîner dans les courants d'air... », in *Positif* n°460, juin 1999. **Cote : P00009**

